

Shlomo Sand



COMMENT LA TERRE D'ISRAËL FUT INVENTÉE

« Une des figures intellectuelles
les plus brillantes d'Israël »

Télérama

Flammarion

Shlomo Sand

COMMENT LA TERRE D'ISRAËL FUT INVENTÉE

Les mots « terre d'Israël » renferment une part de mystère. Par quelle alchimie la Terre sainte de la Bible a-t-elle pu devenir le territoire d'une patrie moderne, dotée d'institutions politiques, de citoyens, de frontières et d'une armée pour les défendre ?

Historien engagé et volontiers polémiste, Shlomo Sand a dénoncé à grand bruit le mythe de l'existence éternelle du peuple juif. Poursuivant ici son œuvre de déconstruction des légendes qui étouffent l'État d'Israël, il s'intéresse au territoire mystérieux et sacré que celui-ci prétend occuper : la « terre promise » sur laquelle le « peuple élu » aurait un droit de propriété inaliénable.

Quel lien existe-t-il, depuis les origines du judaïsme, entre les juifs et la « terre d'Israël » ? Le concept de patrie se trouve-t-il déjà dans la Bible et le Talmud ? Les adeptes de la religion de Moïse ont-ils de tout temps aspiré à émigrer au Moyen-Orient ? Comment expliquer que leurs descendants, en majorité, ne souhaitent pas y vivre aujourd'hui ? Et qu'en est-il des habitants non juifs de cette terre : ont-ils – ou non – le droit d'y vivre ?

SHLOMO SAND

Professeur d'histoire contemporaine à l'université de Tel-Aviv, il a notamment publié *Le xx^e Siècle à l'écran* (Le Seuil), *Les Mots et la Terre. Les intellectuels en Israël* (Fayard) et *Comment le peuple juif fut inventé* (Fayard), traduit en vingt langues.

Traduit de l'hébreu
par Michel Bilis

Flammarion

Comment la terre d'Israël fut inventée

DU MÊME AUTEUR

De la nation et du « peuple juif » chez Renan, Les liens qui libèrent, 2009.

Comment le peuple juif fut inventé. De la Bible au sionisme, Fayard, 2008.

Les Mots et la Terre. Les intellectuels en Israël, Fayard, 2006.

Le XX^e Siècle à l'écran, Le Seuil, 2004.

Georges Sorel en son temps (dir. avec J. Julliard), Le Seuil, 1985.

L'Illusion du politique. Georges Sorel et le débat intellectuel 1900, La Découverte, 1984.

Shlomo Sand

Comment la terre d'Israël
fut inventée

De la Terre sainte à la mère patrie

Traduit de l'hébreu par Michel Bilis

Flammarion

© Shlomo Sand, 2012
© Flammarion, 2012, pour la traduction française
ISBN : 978-2-0812-7846-2

En mémoire des habitants d'al-Sheikh
Muwannis qui, dans le passé, ont été
arrachés à ce lieu où je vis et travaille
aujourd'hui.

Tel Aviv, 2012.

Prologue

MEURTRE ORDINAIRE ET TOPONYMIE

Le sionisme et sa fille, l'État d'Israël, qui sont arrivés jusqu'au mur des Lamentations par la force des armes, accomplissant ainsi un messianisme terrestre, ne pourront pas y renoncer et abandonner des parties conquises de la terre d'Israël sans renier le cœur même de leur conception historiographique du judaïsme [...]. Le messie laïc ne peut pas se retirer : il ne peut que mourir.

Baruch Kurzweil, 1970.

Il est totalement illégitime d'identifier, avec le destin de rassembler tous les juifs dans un État territorial moderne sur l'ancienne terre sacrée, les liens des juifs avec la terre ancestrale d'Israël.

Eric Hobsbawm, *Nation et nationalisme depuis 1780*, 1990.

Des fragments de souvenirs qui tournoient comme de mystérieux oiseaux au-dessus de ce récit sont intimement liés à la première guerre de ce pays à laquelle, encore tout jeune homme, j'ai pris part. J'éprouve la nécessité de m'y référer, en prologue à ce livre, dans un souci de transparence et de

Comment la terre d'Israël fut inventée

sincérité, afin de dévoiler le substrat émotionnel de mon rapport intellectuel aux mythologies du sol national, aux tombeaux des lointains ancêtres, et aux grosses pierres de taille.

Se souvenir de la terre des ancêtres

Le 5 juin 1967, j'ai franchi la frontière séparant Israël de la Jordanie sur la colline HaRadar (Djebel el-Radar), parmi les monts de Jérusalem. Jeune soldat, je venais tout juste d'être mobilisé, comme beaucoup d'autres, pour la défense de mon pays. À la nuit tombante, nous marchions en silence et à tâtons, sur des fils barbelés sectionnés. Ceux qui nous précédaient avaient sauté sur des mines, et leur membres avaient été déchiquetés : je tremblais de peur, je claquais des dents, une sueur froide inondait ma chemise. Alors même que mon corps s'était mis en mouvement comme une poupée mécanique, mon imagination, prise dans l'étau de l'épouvante, se fixait sans cesse sur le fait que, pour la première fois, je sortais de mon pays pour me rendre à l'étranger. J'étais, certes, arrivé en Israël à l'âge de deux ans mais, jeune travailleur ayant grandi dans un quartier pauvre de Jaffa, je n'avais jamais eu, jusqu'alors, autrement qu'en rêve, les moyens d'en sortir pour aller visiter le vaste monde.

Je compris très vite que ma première « sortie » hors d'Israël ne serait pas une partie de plaisir pleine d'aventures : je me retrouvai, en effet, précipité dans les combats à Jérusalem. Mon sentiment d'aliénation s'accrut encore lorsqu'il s'avéra que mes « compagnons d'armes » ne percevaient pas cette situation comme une sortie hors du pays. Plus d'un soldat, autour de moi, se voyait tout simplement comme franchissant les frontières de l'État d'Israël pour pénétrer sur la terre d'Israël. Abraham, notre patriarche, ne se déplaçait-il pas, après tout, entre Hébron et Bethléem et non pas entre Tel-Aviv et Netanya ? Et le roi David n'avait-il pas conquis et agrandi la Jérusalem située à l'est de la « ligne verte » du

Prologue

cessez-le-feu de 1949, et non pas la Jérusalem occidentale israélienne, moderne et bouillonnante ? « Qu'est-ce que tu racontes ! On n'est pas à l'étranger : on est bien là sur la terre authentique de tes ancêtres ! » m'avaient déjà répondu des soldats progressant à mes côtés dans les durs combats du quartier d'Abou-Tor à Jérusalem.

Mes compagnons d'armes étaient persuadés de pénétrer en un lieu qui, de tout temps, avait été leur. Pour ma part, en revanche, j'éprouvais le sentiment d'avoir quitté un endroit qui était mon « chez moi », où j'avais grandi et vécu quasiment toute ma vie, et vers lequel je ne pourrais plus revenir si la mort me fauchait dans ces combats ; mais la chance me sourit et j'en sortis vivant, non sans mal. Ma crainte de ne pas pouvoir regagner le lieu que j'avais quitté se confirma, toutefois, sous une forme que je n'avais pas pu imaginer jusqu'alors.

Le lendemain des combats à Abou-Tor, ceux d'entre nous qui n'étaient pas blessés furent conduits au mur des Lamentations : nous avançons prudemment dans les ruelles silencieuses, prêts à faire usage de notre arme. Nous apercevions, par instant, des regards épouvantés derrière une fenêtre. Au bout d'une petite heure, nous parvînmes dans une étroite ruelle, bordée sur un côté par une haute muraille en pierre de taille ; à l'époque, les habitations du lieu (le vieux quartier Mughrabi) n'avaient pas encore été démolies pour faire la place au « disco-Kotel » ou « discothèque de la présence divine », comme le professeur Yes-hayahou Leibowitz se plaisait à l'appeler. Nous étions épuisés et à bout de nerfs ; le sang des morts et des blessés maculait encore nos tenues de combat puant la sueur et la saleté. Mais nous étions surtout obsédés par la recherche d'un endroit où soulager nos besoins naturels : il était impossible d'effectuer une halte dans les quelques cafés restés ouverts ou de pénétrer chez les habitants stupéfaits. Par respect pour ceux d'entre nous qui étaient religieux, nous finîmes par uriner sur les maisons, sur le côté opposé au « Mur », et c'est ainsi que ne fut pas « profanée » la muraille extérieure de soutènement de l'esplanade du temple que le « cruel » Hérode et ses descendants avaient fait édifier,

Comment la terre d'Israël fut inventée

avec d'énormes pierres de taille, pour conforter leur pouvoir tyrannique.

J'étais impressionné par les dimensions imposantes de ces pierres taillées en regard desquelles je me sentais frêle et tout petit ; cet effet était encore amplifié par l'étroitesse de la ruelle et par ma peur des résidents du voisinage qui ne s'attendaient certainement pas à être rapidement expulsés du quartier. Je savais peu de choses, à l'époque, sur le roi Hérode et sur le mur des Lamentations que j'avais vu sur des gravures anciennes dans nos manuels scolaires, et je ne connaissais personne qui ait désiré s'y rendre. J'ignorais encore que ce mur n'avait jamais été celui d'un temple et que depuis la destruction de ce dernier, il n'avait quasiment jamais été considéré comme un site sacré¹, contrairement au faite du mont du Temple dont l'accès était interdit aux fidèles pour cause d'impureté du cadavre. Cependant, les mêmes agents laïcs, pourvoyeurs de la culture, qui s'étaient investis dans la récréation et l'exaltation massive de la tradition sous la forme d'albums de la victoire se ruèrent, sans hésitation, à l'assaut national de l'histoire. Leur coup de maître fut de trouver une photo mettant en scène trois combattants : au centre, l'« ash-kénaze » a ôté son casque et se tient tête nue comme à l'église, et tous trois portent vers le mur leur regard empreint d'une attente de deux mille ans, tandis que leur cœur déborde d'émotion devant la « libération » de la terre des ancêtres.

À partir de ce moment, on n'a pas cessé d'entonner avec une intense ferveur *Jérusalem d'or*, un hymne à l'annexion, composé peu de temps avant les combats par Naomi Shémer

1. Le mur des Lamentations n'est pas le mur du temple évoqué dans le *Midrash raba* du Cantique des cantiques. Il ne s'agit pas d'un mur mais de la muraille d'une cité dont l'appellation hébraïque (*HaKotel*) prête à confusion. Sa reconnaissance comme lieu de prière est intervenue ultérieurement, à compter du XVII^e siècle semble-t-il, et son importance n'est en rien comparable au statut sacré très largement antérieur de l'esplanade d'el-Aksa (dôme du mont du Temple). Les fidèles juifs ne pouvaient accéder au mont du Temple que s'ils acquéraient la cendre d'une vache rouge.

Prologue

et qui fut un des propagateurs efficaces de la vision faisant de la conquête de la ville orientale la concrétisation naturelle d'un droit historique. Tous ceux qui ont envahi la Jérusalem arabe (El Quds), lors de ces journées moites de juin 1967, auraient dû savoir que ces paroles qui préparaient mentalement à la guerre – « Comme ils sont à sec, les puits ! La place du marché est vide, et nul œil ne guette le mont du Temple, dans la vieille ville » – étaient chimériques et dénuées de tout fondement¹. Bien peu en perçurent alors la nocivité, voire le caractère anti-juif. Mais lorsque les vaincus sont si faibles, les vainqueurs en chantant ne s'embarrassent pas de tels détails. Les vaincus, désormais placés sous occupation, sont des « sans voix » ; non seulement ils s'inclinaient devant nous, mais ils se volatilisaient, comme s'ils n'avaient jamais existé, dans le paysage sacré de la ville juive éternelle.

À la fin des combats, je fus placé en faction, avec une dizaine d'autres soldats, à l'hôtel Intercontinental jordanien, qui, plus tard, allait être « judaïsé » sous l'appellation d'hôtel des Sept Arcs. Cet hôtel luxueux était situé en haut du mont des Oliviers, à côté du vieux cimetière juif. Mon père demeurait alors à Tel-Aviv, et lorsque je lui racontai, par téléphone, que je me trouvais sur le mont des Oliviers, il me remémora

1. Il en va de ce « chant de la guerre des Six Jours » comme du mur des Lamentations : j'ignorais, comme presque tout le monde, qu'en fait nous fredonnions un refrain copié d'une berceuse basque intitulée *Pello Joxepe*. Il n'y a pas de quoi s'émouvoir : nombreux sont ceux qui entonnent *Hatikvah* (*L'Espérance*), l'hymne du mouvement sioniste, devenu ensuite l'hymne national de l'État d'Israël, sans savoir que sa mélodie a été reprise de *La Moldau*, une pièce musicale du compositeur tchèque Bedrich Smetana (elle-même issue d'un poème symphonique intitulé *Ma patrie*). On pourrait y ajouter le drapeau israélien : l'étoile de David qui figure en son centre n'est pas un symbole juif antique, mais provient du continent indien où diverses branches religieuses ainsi que des armées en ont fait usage à plusieurs reprises au cours de l'histoire. L'invention de traditions nationales comporte souvent davantage d'imitations et de plagiat que d'inspirations originales. Sur ce sujet, voir Eric Hobsbawm et Terence Ranger (dir.), *L'Invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.

Comment la terre d'Israël fut inventée

un récit ancien qui avait circulé dans la famille et que, par désintérêt, j'avais complètement oublié.

À la veille de sa mort, mon arrière-grand-père avait décidé de se rendre à Jérusalem. Il n'était pas sioniste, mais c'était un homme pieux très respectueux des préceptes du culte ; aussi avait-il fait l'acquisition d'une sépulture, en même temps que de son titre de transport. En tant que bon juif, il avait l'intention d'être inhumé non pas à Sion, mais sur le mont des Oliviers. Selon une prédication du XI^e siècle, en effet, la résurrection des morts commencera sur la haute colline située face au mont Moriah où le temple fut édifié. Le vieux Gutenberg, tel était son nom, avait vendu tous ses biens et investi son capital dans ce voyage, sans laisser le moindre centime à ses enfants. Il était du genre égoïste, de ceux qui se faufilent pour arriver toujours en tête de la file d'attente, aussi avait-il souhaité figurer parmi les premiers à être appelés à la résurrection lors de la venue du Messie. Il avait tout simplement espéré que son salut précéderait le réveil de tous les autres, et c'est ainsi qu'il réussit, le premier de sa famille, à être inhumé en terre de Sion.

Mon père me suggéra d'aller rechercher la tombe, mais la chaleur lourde de l'été et la fatigue oppressante faisant suite aux combats l'emportèrent sur la curiosité familiale pour me convaincre de renoncer à cette idée. Une rumeur circulait, par ailleurs, selon laquelle des vieilles tombes avaient servi à la construction de l'hôtel, ou à tout le moins au dallage de la voie qui y conduit. Je me souviens d'un soir où, après avoir parlé avec mon père, j'étais assis sur un lit adossé au mur à propos duquel mon imagination vagabondait : qui sait si ce mur n'avait pas été construit avec la pierre tombale de mon arrière-grand-père égoïste ! Enivré par les vins délicieux de l'hôtel, je méditais sur les leurres ironiques de l'histoire. Ma situation infortunée de vigile armé, confronté aux pillards israéliens juifs assurés que le contenu de l'hôtel appartenait désormais aux « libérateurs » de Jérusalem, ne m'a pas convaincu de l'imminence de la résurrection des morts.

Prologue

Deux mois après cette découverte très peu excitante du mur des Lamentations et du mont des Oliviers, j'ai pénétré plus avant sur la terre d'Israël, et ce fut l'occasion d'une rencontre dramatique qui a orienté, dans une large mesure, la suite de ma vie. Mobilisé en tant que « réserviste » pour la première fois après la guerre, je fus posté dans le vieux bâtiment de la police à l'entrée de Jéricho : la première ville, si l'on en croit le récit antique, qui fut conquise, au son miraculeux des trompettes. J'y vécus un épisode traumatisant, très différent de ce qu'avaient éprouvé, d'après la Bible, les espions hébergés par Rahab, la prostituée. À mon arrivée sur place, des soldats me racontèrent que, ces jours-ci, des réfugiés palestiniens de la guerre des Six Jours qui, durant la nuit, tentaient de regagner leurs foyers, étaient systématiquement pris sous le feu des tirs. Ceux qui traversaient le Jourdain pendant la journée étaient arrêtés, puis renvoyés sur l'autre rive du fleuve. J'avais pour mission de surveiller ceux qui étaient détenus dans la prison improvisée.

Une nuit de septembre 1967, je me souviens que c'était la veille de mon anniversaire, les officiers, partis se distraire à Jérusalem – c'était un vendredi –, nous avaient laissés seuls. Un vieil homme palestinien, arrêté sur la route en possession d'une grande quantité de dollars, avait été conduit dans la salle d'interrogatoire. Je me trouvais en faction à l'extérieur, lorsque j'entendis soudain des cris épouvantables. Je me précipitai à l'intérieur et, juché sur un caisson, je vis à travers une fenêtre un spectacle effrayant. Le détenu, attaché sur une chaise, recevait une pluie de coups, sur toutes les parties du corps, de la part de mes camarades, qui pressaient aussi des cigarettes brûlantes sur ses bras. Descendu du caisson, je vomis tout mon soûl, et repris ma place, tremblant de frayeur. Au bout d'une petite heure, une camionnette transportant le corps du « vieux riche » prit la route ; mes camarades me dirent, en passant, qu'ils allaient jusqu'au Jourdain pour s'en débarrasser.

J'ignore si le cadavre fut jeté à l'endroit même où les « fils d'Israël » ont franchi le fleuve pour se diriger vers la terre qui

Comment la terre d'Israël fut inventée

leur avait été donnée directement par Dieu. Il est également peu probable que ce soit sur les lieux où saint Jean a baptisé les premiers « vrais enfants d'Israël » : d'après l'Évangile, cela eut lieu beaucoup plus au sud de Jéricho. Je n'ai jamais compris pourquoi le vieux Palestinien avait été torturé : il n'y avait pas encore eu, à cette époque, d'actes de terrorisme, personne n'osait encore résister. Était-ce pour l'argent ? Ou bien était-ce l'ennui du vendredi soir passé à la caserne, sans possibilité de distraction, qui avait conduit à la torture et au meurtre ordinaire ?

Je n'ai perçu qu'ultérieurement la signification de ce « baptême de Jéricho » comme ligne de partage des eaux dans ma vie. Je n'ai pas pu empêcher les sévices et la violence gratuite parce que, sous le coup de la peur, j'étais totalement bouleversé. Je ne sais pas si je serais parvenu à m'interposer, mais le fait même de ne pas avoir essayé m'a profondément affecté et a résonné en moi pendant des années. Le besoin de l'évoquer maintenant révèle que ce meurtre gît encore en moi. Il m'a aussi fait comprendre qu'une situation de pouvoir excessif engendre non seulement cruauté et corruption, comme l'avait remarqué lord Acton, mais aussi une insupportable ivresse de domination : domination sur les personnes et domination sur les lieux. Je suis certain que mes ancêtres qui vivaient, privés de pouvoir, dans la « zone de résidence » en Europe orientale étaient à mille lieues d'imaginer ce que leurs descendants allaient perpétrer en Terre sainte.

Lors de ma période de service suivante, je fus à nouveau envoyé dans la vallée du Jourdain, au moment précis où commençaient à s'implanter, dans l'enthousiasme, les premiers points de colonisation du Nakhal¹. Lors de mon deuxième jour de présence dans la région, je participai, aux aurores, à une revue militaire dirigée par Rehavam Zeevi, également connu sous le nom de Gandhi. Il venait tout juste d'être nommé général commandant la région « centre » et allait

1. Acronyme hébreu d'une unité de l'armée israélienne : « Jeunesse pionnière combattante » (n.d.t.).

Prologue

bientôt recevoir, offerte en cadeau par son ami Moshé Dayan, une lionne, comme symbole de la présence de l'armée israélienne en Cisjordanie. Le général sabra, ayant pris devant nous une posture que n'aurait pas reniée le général Patton ¹, prononça un bref discours dont je ne me rappelle plus la teneur précise, mais je n'oublierai pas, en revanche, l'instant où, agitant la main tendue en direction des montagnes de Transjordanie situées derrière nous, il nous ordonna avec ardeur de nous souvenir que ces monts font également partie de la terre d'Israël ; nos ancêtres avaient vécu là-bas, en Galaad et Bashan.

Quelques soldats hochèrent la tête en signe d'approbation, d'autres ricanèrent, la plupart n'aspiraient qu'à une chose : retourner sous leur tente le plus vite possible pour dormir encore un peu. Le boute-en-train de la troupe déclara ne pas avoir de doute sur le fait que notre général descendait en droite ligne des ancêtres qui vivaient, il y a trois mille ans, à l'est du fleuve, et il proposa qu'en témoignage de reconnaissance pour notre vénéré commandant, nous partions immédiatement libérer le territoire occupé par les « goyim arriérés ». Mon sens de l'humour était moins développé ; la courte harangue du général fut un catalyseur important dans le développement de mon rapport dubitatif avec le dispositif de la mémoire collective dans lequel j'avais été éduqué sur les bancs de l'école. Je savais déjà que dans sa logique (et aussi peut-être dans sa folie) biblique, Zeevi ne se trompait pas : cet ancien héros du Palmakh ² et futur ministre du gouvernement d'Israël a toujours été sincère et conséquent dans l'expression de la passion ardente pour l'expansion de la patrie qui l'animait. Sa cécité morale face à la situation de ceux qui avaient vécu jusqu'ici dans le « patrimoine de leurs ancêtres » n'allait pas tarder à être partagée par beaucoup d'autres.

1. J'ai en vue, bien évidemment, le général interprété par George C. Scott dans le film *Patton*, réalisé en 1970.

2. Littéralement : « unités de choc » ; groupes armés paramilitaires sionistes créés en 1941 en Palestine (n.d.t.).

Comment la terre d'Israël fut inventée

En vérité, j'éprouvais un attachement intime pour le lieu où j'avais grandi, façonné par ses paysages urbains, et où, pour la première fois, j'avais aimé. Bien que je n'aie jamais été véritablement sioniste, j'avais appris à voir cet endroit comme un refuge d'urgence pour les déracinés et les persécutés qui n'avaient pas eu la possibilité d'aller s'installer ailleurs. À la suite de l'historien Isaac Deutscher, je me représentais le processus des événements jusqu'à 1948 comme le saut en catastrophe d'un homme se trouvant sur un bateau en flammes et qui chute sur quelqu'un d'autre qu'il heurte et blesse violemment¹.

Je ne pouvais pas alors prévoir les nombreuses évolutions qui surviendraient à la suite du triomphe militaire et de l'expansion territoriale, sans aucun lien avec la détresse et la persécution des juifs, qui ne peuvent être invoquées pour servir de justification. Les conséquences à long terme de la victoire de juin 1967 ont confirmé le point de vue empreint de pessimisme et d'amertume selon lequel, dans l'arène de l'histoire, il n'est pas rare de voir les victimes se transformer en bourreaux, les persécutés et les exclus se muer, à leur tour, en persécuteurs et maîtres des lieux.

Le changement dans la perception de l'espace national a, très probablement, pris une part essentielle dans le processus de modelage de la culture israélienne postérieur à 1967, bien qu'il n'ait peut-être pas été déterminant. Il existait en effet depuis 1948, profondément ancrée dans une strate de la conscience israélienne, une sorte de ressentiment à cause du territoire étroit et limité d'Israël. Cette frustration a éclaté au grand jour, notamment, lors de la guerre en 1956, lorsqu'à la suite de la victoire militaire le chef du gouvernement israélien a sérieusement envisagé d'annexer le Sinäï et la bande de Gaza.

Par-delà cet épisode significatif mais passager, on peut cependant affirmer que le mythe de la terre des ancêtres, plus ou moins mis sous le boisseau après la création de l'État, n'a

1. *Essais sur le problème juif*, Paris, Payot, 1969, p. 167-168.

Prologue

effectué un retour en force au centre de l'arène publique qu'à l'occasion de la guerre des Six Jours. Pour nombre d'Israéliens juifs, il semblait que toute critique de la conquête de la vieille ville de Jérusalem, d'Hébron et de Bethléem était de nature à délégitimer la mainmise antérieure sur Jaffa, Haïfa ou Akko (Saint-Jean-d'Acres), qui, dans le kaléidoscope de la relation sioniste avec le passé mythologique, apparaissaient chargées d'une moindre valeur. Ainsi, si l'on admet le principe du « droit historique à revenir dans la patrie », il devient difficile de récuser la réalisation de ce droit au cœur, précisément, de « l'antique patrie ». Mes compagnons d'armes n'étaient-ils pas fondés à sentir qu'ils ne franchissaient pas une frontière ? Ne nous a-t-on pas enseigné, à cette fin, la Bible comme une matière historique, dans nos écoles laïques ?

Je n'imaginai pas, alors, que la « ligne verte » du cessez-le-feu de 1949 disparaîtrait si vite des cartes géographiques dessinées par les services du ministère israélien de l'Éducation, et que les générations suivantes auraient une vision des frontières de la patrie si différente de la mienne. Tout simplement, je n'étais pas conscient que, depuis sa fondation, l'État dans lequel je vivais n'avait pas de frontières réellement définies, mais seulement des zones frontalières, souples et modulables ; ce qui laissait toujours une option ouverte pour leur élargissement.

Dans ma naïveté politique, je n'imaginai pas non plus qu'Israël oserait annexer juridiquement la partie orientale de Jérusalem, plaçant ce mouvement sous l'invocation du Psaume : « La ville où tout ensemble ne fait qu'un » (121, 3), et en même temps n'accorderait pas, jusqu'à ce jour, l'égalité de citoyenneté à un tiers des habitants de la ville-capitale annexée de force. Comment aurais-je pu prévoir, également, que je serais témoin de l'assassinat d'un Premier ministre israélien au motif, selon son meurtrier patriote, qu'il s'appretait à effectuer un retrait des territoires de « Judée et Samarie » ? De même, je n'imaginai pas que je vivrais plus tard dans un État somnambule dont le ministre des Affaires étrangères, arrivé en Israël comme immigrant à l'âge de vingt ans, résiderait en permanence pendant l'exercice de son mandat

en dehors de ses frontières officielles, dans une colonie en Cisjordanie.

Je ne pouvais pas non plus prévoir, à l'époque, qu'Israël parviendrait, pendant plusieurs décennies, à dominer une si nombreuse population palestinienne, privée de libre souveraineté, avec l'acquiescement de la grande majorité des élites intellectuelles israéliennes, et parmi eux d'éminents historiens qui continuent de désigner cette population sous le vocable : « les Arabes de la terre d'Israël ¹ ». Je ne pouvais pas davantage imaginer que la domination sur l'autre peuple ne revêtirait pas les mêmes formes que dans le « vieil et bel Israël » de l'avant-1967 – à savoir : discrimination dans la citoyenneté, avec la soumission, pendant un temps, à l'administration militaire, et dépossession de terres à fin de judaïsation sioniste-socialiste –, mais se caractériserait par une accumulation de dénis de libertés et le détournement de toutes les ressources naturelles du « pays charmant » au profit des colons-pionniers du « peuple juif ». Je ne pensais absolument pas qu'Israël réussirait à implanter dans les territoires nouvellement occupés près d'un demi-million de colons, barricadés et totalement séparés de la population locale, elle-même dépourvue des droits humains fondamentaux ; faisant ainsi ressortir le caractère colonisateur, ethnocentriste et ségrégationniste de toute l'entreprise nationale, depuis ses débuts. En résumé, je ne savais pas que je vivrais la majeure partie de mon existence à l'ombre d'un régime d'apartheid, alors que le monde « civilisé », du fait notamment de sa mauvaise conscience, se sentirait obligé de transiger avec lui, et même de lui apporter son soutien.

Dans ma jeunesse, je n'avais pas songé aux intifadas désespérées, ni à l'écrasement des soulèvements, ni à la terreur

1. À titre d'exemple caractéristique, Anita Shapira, une historienne israélienne célèbre, affirme à propos des changements intervenus à partir de 1967 : « la rencontre avec les Arabes de la terre d'Israël fut troublante » (Anita Shapira, « De la génération du Palmakh à la génération des enfants aux chandelles. Une identité israélienne en mutation », in Yossi Mali [dir.], *Guerres, révolutions et identité générationnelle* [en hébreu], Tel-Aviv, Am Oved, 2001, p. 137).

TABLE

<i>Prologue</i>	9
1. Fabriquer des patries	47
2. « Mytherritoire ».....	91
3. Vers le sionisme chrétien.....	155
4. Sionisme versus judaïsme.....	227
5. Conclure	321
<i>Épilogue</i>	327
<i>Index</i>	356
<i>Remerciements</i>	365

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000536.N001
Dépôt légal : septembre 2012